



L'étudiant cingla des coups de cravache à la figure de l'ancien recors. — Page 206, col. 1.

— C'est Richon qui lui aura tout dit, pensa Claire.

— Mais, du reste, continua le duc, je ne me plains pas de mon malheur privé, puisqu'il en résulte un bonheur public.

— Que voulez-vous dire, monsieur le duc ? Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que, si j'eusse été avec vous, vous n'eussiez pas fait la rencontre de cet officier qui s'est trouvé, tant il est clair que le ciel protège notre cause, être le même que le Mazarin a envoyé à Chantilly.

— Ah ! monsieur le duc, dit Claire d'une voix étranglée par un douloureux et récent souvenir, ne plaisantez pas sur ce malheureux officier !

— Pourquoi ? Est-ce une personne sacrée ?

— Oui, maintenant, car les grands malheurs ont pour les nobles cœurs leur sacre comme les hautes fortunes. Cet officier est peut-être mort à cette heure, monsieur, et il aura payé son erreur ou son dévouement de sa vie.

— Mort d'amour ? demanda le duc.

— Parlons sérieusement, monsieur ; vous savez bien que, si je donnais mon cœur à quelqu'un, ce ne serait point aux gens qu'on rencontre par les grands chemins. Je vous dis que ce malheureux a été aujourd'hui même arrêté par ordre de monsieur de Mazarin.

— Arrêté ! dit le duc ; et comment savez-vous cela ? encore par rencontre ?

— Oh ! mon Dieu, oui ! Je passais à Jaulnay... Connaissez-vous Jaulnay ?

— Parfaitement ; j'y ai reçu un coup d'épée dans l'épaule... Vous passiez donc à Jaulnay ; et puis n'est-ce pas dans ce même village que le récit assure ?...

— Laissons là le récit, monsieur le duc, répondit Claire en rougissant. Je passais donc à Jaulnay, comme je vous le dis, lorsque je vis une troupe de gens armés qui arrêtait et emmenait un homme : cet homme, c'était lui.

— Lui, dites-vous ? Ah ! prenez-y garde, madame, vous avez dit *lui* !

— Lui, l'officier. Mon Dieu ! monsieur le duc, que vous êtes profond ! Laissez là vos finesses, et, si vous n'avez pas pitié de ce malheureux...

— Pitié, moi ? s'écria le duc. Eh ! madame, est-ce que j'ai le temps d'avoir pitié, surtout des gens que je ne connais pas !...

Claire regarda à la dérobée le visage pâle de la Rochefoucauld et ses lèvres minces crispées par un sourire sans rayonnement, et elle frissonna malgré elle.

— Madame, continua le duc, je voudrais avoir l'honneur de vous escorter plus loin ; mais je dois jeter une garnison dans Montrond ; excusez-moi donc si je vous quitte. Vingt gentilshommes plus heureux que moi vous serviront de gardes jusqu'à ce que vous ayez rejoint madame la Princesse, à laquelle je vous prie de vouloir bien présenter mes respects.

— Ne venez-vous point à Bordeaux ? demanda Claire.

— Non ; pour le moment, je vais à Turenne prendre monsieur de Bouillon. Nous luttons de politesse à qui ne sera point général dans cette guerre ; j'ai affaire à forte partie, mais je veux le vaincre et rester lieutenant.

Et, sur ces paroles, le duc salua cérémonieusement la vicomtesse et reprit à pas lents le chemin que suivait sa troupe de cavaliers. Claire le suivit des yeux en murmurant :

— Sa pitié ! j'invoquais sa pitié ! Il a dit le mot : il n'a pas le temps d'en avoir.

Elle vit alors un groupe de cavaliers se détacher vers elle, et le reste de la troupe s'enfoncer dans le bois voisin.

Derrière la troupe allait rêveur, et les rênes sur le cou de son cheval, cet homme au regard faux et aux mains blanches, qui inscrivait plus tard, en tête de ses Mémoires, cette phrase assez étrange pour un philosophe moraliste :

« Je crois qu'il faut se contenter de témoigner de la compassion, mais se garder d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affai-

blir le cœur et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passion pour faire les choses. »

Deux jours après, madame de Cambes était rendue près de la princesse.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

UN HOMME SÉRIEUX

PAR CHARLES DE BERNARD.

La voiture s'avancait au petit trot des chevaux ; bientôt elle parut à un tournant du chemin, et un instant après elle entra dans le carrefour. Ainsi que l'avait prévu Dornier, aucun domestique n'accompagnait le cocher ; celui-ci, dès qu'il fut arrivé au lieu du rendez-vous, s'arrêta en souriant d'un air de complicité. Sans perdre de temps, Dornier ouvrit la portière, s'élança dans la voiture, et s'assit hardiment à côté d'Henriette.

— Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit-il en même temps de sa voix la plus douce, c'est un ami véritable qui est auprès de vous. Quelque étrange que puisse vous paraître ma démarche, elle ne doit pas vous offenser, car votre père lui-même l'autorise.

— Que signifie cette nouvelle insulte ? s'écria la jeune fille, lorsqu'elle fut revenue de la frayeur que lui avait fait éprouver cette brusque invasion.

— Loin de songer à vous insulter, je verserais tout mon sang pour vous défendre, reprit tendrement le journaliste.

— Dominique ! s'écria Henriette en essayant de baisser la glace de la portière.

Dornier saisit les mains de la jeune fille.

— Vos cris sont inutiles ; je vous le répète, je n'agis que par l'ordre de votre père. Dans quelques instants, vous serez arrivée au terme de votre voyage, et alors je vous expliquerai tout.

Tandis que dans l'intérieur de la voiture Hen-